Document généré le 24 avr. 2024 21:28

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Tu vois

Patrick Nicol

Numéro 107, automne 2005

Écrire la ville

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14284ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Nicol, P. (2005). Tu vois. *Moebius*, (107), 85–90.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Patrick Nicol

Tu vois

Tu vois, je trouve tout compliqué. Je sors de mon bureau, franchis la porte de l'immeuble et déjà dans le stationnement, quand je me glisse dans un coin pour fumer, j'entends ta voiture qui démarre. Je n'aime pas ça. Ni le verre oublié sur la distributrice, un verre de café froid qui dort là depuis vendredi. Il y a trop de monde. D'une fenêtre dans la cage d'escalier, je vois le carré noir où était ta voiture. Il a neigé et tu es parti.

Et j'oublie ça, tu vois. J'oublie que pendant une heure je t'ai évité dans les corridors, que je suis passé devant ta porte entrouverte et que je n'ai pas fermé la mienne ; j'oublie que j'ai fumé sous ta fenêtre et je pense à la troisième vitesse qui rentre mal quand je m'engage dans une côte, je pense aux pneus d'hiver dans un garage noir, je pense qu'il est malcommode de fumer en conduisant manuel et qu'en plus on en meurt.

C'est l'armée canadienne cette année qui vend les photos d'école. Les enfants se sont couchés en rang dans la cour, face au ciel, un jet les a survolés, un appareil-espion a pris tous les clichés de tous leurs jolis minois. Ma fille a dit qu'elle a entendu le mur du son se briser, un peu, que des morceaux lui sont tombés dessus, comme. Elle a dit « un peu », elle a dit « comme », et j'imagine des morceaux impondérables et transparents qui n'existent pas exactement lui picotant le visage. Et je la crois. Un satellite a pris la photo de groupe. Ils vendent ça cher en ostie.

Tu vois, ce qui vient de nous n'est fait qu'à moitié ; ce qui vient du dehors existe tout à fait. C'est par camions entiers que le facteur me livre des circulaires à recycler ; c'est par millions qu'ils vont réinvestir-désinvestir dans les

routes, la santé, c'est pas avec le dos de la cuiller que les années, la bouffe, la fumée vont nous tuer… Mais c'est toujours à moitié, un peu brouillon, un peu tout croche que j'ai essayé de te parler. T'haïr ou t'aimer. Toi et d'autres, va pas penser.

Les casques bleus vont faire le service à la cafétéria. Y'aura plus de chicane pour les gros morceaux. On voudrait leur confier les procès-verbaux, la gestion du stationnement, la distribution des photocopies ; les gars du ménage refusent de reconnaître le génocide arménien. Ma fille éteint l'ordi quand je rentre dans sa chambre.

Là, pour tout dire, j'en suis rendu à monter au Végétarien et à décider si je prendrai le panier à main ou le chariot à roulettes. Faut que je regarde le prix du fromage, que j'achète du jus. Faut que je décide combien je veux dépenser pour ce qui va pourrir dans mon frigidaire, et tu vois je vais t'oublier, monter chez ma mère, et plus tard sortir dans un bar que je quitterai assommé.

Quand je stationne, le lave-glace ballotte dans son bidon dans la valise arrière. Je reste assis à écouter le moteur refroidir et le liquide bleu qui flacotte. Chaque fois, je reste assis à ne pas vouloir sortir, à me dire « pas tout de suite », « pas encore », même quand je ne sais plus où d'abord je m'en allais. J'aimerais descendre avec l'énergie du char, épaissir et stagner, atteindre la fin de tous les tremblements, tous. Faire le pesant.

Faire sur toi le pesant mais pas surtout. Pas surtout sur toi. Je pense à toi parce que je sors du bureau, mais ça va passer. Quand j'aurai été tout à fait occupé, quand mille et une petites choses me seront arrivées, j'aurai arrêté de te parler comme si tu me suivais et me regardais mettre mes clés dans la mauvaise poche en sortant de l'auto.

J'ai regardé sur une carte si tout ça ne faisait pas un dessin. Le bureau, l'école, le garage, la maison de ma mère, le Végétarien, le bar… et j'ai découvert que non. Si on relie les points sur la carte, on ne trace pas une étoile de David ou une poupée tenant un nounours, non. On voit des points rouges dispersés comme des jetons échappés, et on abandonne, déçu.

Tu vois, il y a seize sortes d'oignons et des courgettes microscopiques dans des casseaux en plastique biologiques ; tu vois, il y a des arbustes comestibles de Chine, de Corée et de Warwick ; il y a des fruits en étoile et des figues même pas séchées à une piastre chaque. Je me rappelle avoir vu arriver chez moi les brocolis congelés. Je me rappelle qu'une carotte c'était un légume et un légume, une carotte. Une fève, un haricot. Quand ma mère nous a présenté les choux-fleurs, surgelés eux aussi, c'est tout juste si elle avait pas mis sa robe du dimanche, si elle avait pas baissé la lumière pour pas que la blancheur nous arrache les yeux. Maintenant l'épicerie est un musée, mais il faut venir ici si on veut pas se faire attaquer par un quarante litres de rince-bouche au Super C, un dix roues d'essuie-tout chez Maxi. La galerie d'art ou l'entrepôt, l'un et l'autre sont trop pour moi. La di Stasio est debout dans le comptoir à fromages, elle porte une chemise à rayures roses et des ongles faits pour équeuter des fraises. Pinard dans le saumon et Ricardo dans les huiles fines me donnent complexes et nausée. C'est effrayant tout ce qu'il faudrait réussir et que je n'arrête pas de rater.

Une fille a dit : « Je pense qu'on est autour d'un feu. » Pas organisés, pas en rond, mais il y a comme un feu et on est comme éparpillés, un peu ensemble mais quand même isolés, dispersés. Elle a dit : « Si t'as chaud tu recules, si t'as de la boucane dans les yeux… Si t'as froid tu te rapproches... » Chacun à sa place comme il veut, quand on regarde au centre on est ensemble, dans le fond, mais pas organisés, c'est ça, pas attachés. Je l'ai crue sans savoir de quoi elle parlait. Elle se croyait et je l'ai trouvée belle. Déjà, un peu, le reflet du feu dans son visage. J'aimerais ça penser à elle, au feu.

En regardant la carte de la ville je me suis demandé aussi quelles étaient les routes que j'avais le plus usées. Un corridor entre la maison et l'école, de sept à dix ans. Trois coins de rues entre l'appartement et le dépanneur, en 1993-94…, je ne sais plus. Il y a trop de stops sur la rue Prospect. J'ai l'impression que la clutch va lâcher. Faire un stop dans une côte, j'haïssais ça, j'haïssais tellement ça. Ma mère

habite en haut maintenant, de l'autre bord du golf. Je monte et je ne sais plus à qui je parle. La voix passe et je ne sais plus. Elle parle encore et continue de dire tu. Tu conduis encore comme un débutant, tu manges encore comme un adolescent. Tu m'aimes-tu ? Sur la carte de la ville, il y a des rues en pointillé. Elles sont asphaltées maintenant, des maisons y sont bâties. C'est là qu'habite ma mère. Le lave-glace flacotte. Un grand respir, pourtant rien de grave m'attend.

Le mouvement de l'eau bleue, au centre de moi. C'est pour ça qu'on fume, j'imagine.

À l'école, ils ont mis quarante Serbes dans une classe et ils leur ont demandé de ne pas sortir avant d'être intégrés. Au bureau, ils m'ont demandé de compter mon temps sur une feuille. D'écrire d'heure en heure ce que je fais. J'écris sur une feuille, c'est ça que j'écris. J'écris que j'écris sur une feuille, à chaque heure. C'est effrayant, je ne peux plus arrêter de dire ce que je fais. Et je répète ce qu'on me dit pour pas que ça rentre. Je veux que ça rebondisse, que ça reparte d'où ça vient et me laisse tranquille. Ma fille a échoué à la compétence « savoir apprendre ce qu'on sait ». Le directeur voulait me convoquer, je lui ai dit de laisser faire. « Faites plutôt venir sa mère. » Elle m'a rappelé pour me dire que c'était pas si pire, que la petite avait très bien réussi le module « apprendre à savoir ce qu'on apprend ».

Sais-tu c'est quoi, maman, la barre dans le milieu de moi ? Quand tous les canaux sont ouverts, je sens l'eau, je sens l'humide qui monte, quand la gorge est calme, quand l'air circule… il pourrait monter de l'eau, là, dans le milieu de rien d'effrayant, au milieu de la table, ici, parmi nous, en flaques. De l'eau. De moi. Je assis à l'intérieur de moi avec les pieds dans l'eau. Une mare de jus bleu ou peut-être d'eau noire. Je suis assis dans ma poitrine avec les pieds qui trempent au centre de moi. Autour de la table, c'est comme si j'étais sur une chaise de bébé, un peu trop haut, un peu au-dessus de ma place. Pas exactement au bon endroit pendant qu'on fait ce qu'on doit faire ensemble : jouer au scrabble. Et j'ai pas le goût d'être ailleurs. Connais-tu ça maman, l'eau qui fend ?

Comme assis au bord du quai. L'eau est noire parce que c'est la nuit. Et j'ai froid d'être là à peu près nu dans le noir, au chalet loin de la ville. Comment ça se fait que je dors pas ? Il y a peut-être des grenouilles ou juste le bruit de l'eau qui tape sur le quai comme quand passe un bateau ; il y a peut-être le son du vent qui penche les arbres et fait monter sur ma peau des bosses de chair. Un petit poulet froid, dehors. Et je sais que ce n'est même pas un souvenir, même pas l'image construite du récit de quelqu'un d'autre. Je me sens enfant dans un chalet, je me sens tout nu dans le noir au bord de l'eau, et je me demande si je vais mettre « kilt » là, alors que le k ne comptera même pas double. Treize points, c'est pas fort.

Mais on joue pas toujours pour gagner, des fois juste pour vider le sac. J'ai envie d'aller me coucher, mais je m'entends déjà, avec une voix de femme, me parler du soleil et que ce serait don' de valeur de ne pas en profiter. Je m'entends déjà me demander à quoi je passe mes journées et pourquoi j'ai pas de projet, pas de loisir, rien à faire que travailler quand j'ai pas d'ouvrage et m'écraser quand j'en ai trop. Ce qui sort de moi est humide et mou. Si je dors un peu, si j'écrase et gèle, je ne sais pas, peut-être que je vais gagner en densité. Ma mère me parle des travaux dans les rues et du trafic de cinq heures, elle veut me garder pour souper et je n'ai aucune raison ni d'accepter ni de refuser.

C'est au laser que ma fille veut s'habiller. Des petites lumières dans les cabines gravent sur toi du linge trop serré qui met une semaine à partir. C'est à la lavande que je vais me faire asphyxier dans l'appartement d'une amie qui avait vraiment besoin de me parler de son chum avec qui elle ne peut plus parler et c'est sa voix maintenant que je vais traîner, non, c'est à elle que je vais parler. Chaque fois que je vais dans son quartier je pense à des coops et des jardins de fond de cour, je pense au dépanneur à bière et à la caisse pop qui a fermé. Je lui demanderai pas son opinion sur les vêtements de fille brûlés sur la peau, je vais lui parler, à part moi seul dans l'auto, je vais lui dire d'arrêter d'essayer.

Ce qui sort de nous est tellement mou, et tellement dur ce qui nous arrive. Le pire est l'accident d'auto ; le plus tendre, un lit mou quand la tête arrête.